

Avril 2025

Deuxième année

N°5

# LE CHANT SURROMANTIQUE

*Revue d'art(s) et de poésie. Il y a comme une odeur de sainteté.*

## Prélude à EROTICON

Crous Lille Nord Pas-de-Calais

Financé par la cvec

Université de Lille

SORBONNE NOUVELLE FSDIE Fonds de Solidarité et de Développement des Initiatives Étudiantes

LE MOUVEMENT SURROMANTIQUE

# Édito

"Nos voix avaient deux ans! Un cinquième artefact,
Une nouvelle fois entérinait le pacte,
Et le Surromantisme, éloquent et serein,
À de nouveaux talents voulut tendre la main."
*Pseudo Hugo*

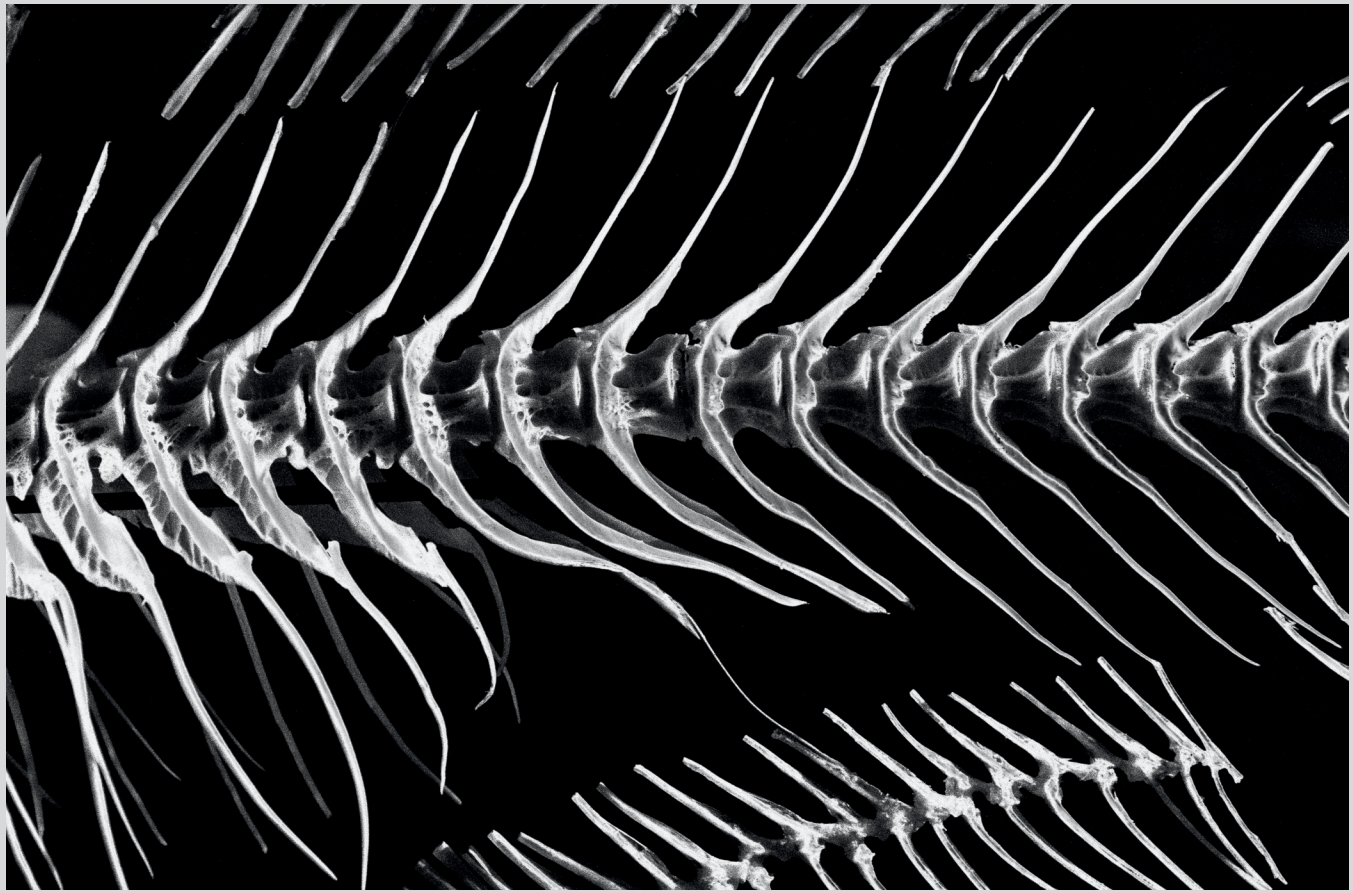
Nous avons souhaité, et nous avons parlé. Il demeurait depuis longtemps cette certitude tenace et d'autant plus élémentaire qu'elle n'avait vocation qu'à reconnaître le brouillard silencieux dont les piliers du Surromantisme étaient issus, et qui nous rappelait inlassablement qu'il existait, cachées et incertaines, des plumes habiles et charmantes qui sauraient trouver une place dans notre communauté. Aujourd'hui, c'est chose faite ! À l'aube de notre grande déclaration Eroticonesque et, comme sur le parvis du sanctuaire d'Éleusis, l'épopte ouvre la porte pour accueillir les soupirants fidèles qu'il avait appelés, nous désirons offrir quelques pages à de méritants artistes à qui le culot de s'affirmer, de se dévoiler au grand jour, n'aura pas manqué. Selon la formule consacrée, et puisque bien d'autres mots plus abscons perdraient à force le lecteur embrouillé par tant d'emberlificotements non sans intensité, je gage que ma gratitude et ma considération sauront trouver leur voie à travers ce "Bienvenue" que je vous adresse, et que l'ensemble des antiques Surromantiques vous exprime.

Après tout, n'était-ce pas une nécessité qui devait advenir ? Le temps ne manque pas de ces individualités, tendres et opiniâtres, qui bouillent de ce besoin de s'épancher à travers les lignes *encrées* du songe, les couches bariolées du beau, et l'éternité saisie et reformulée par les artifices de la sagacité. Disséminés de par les étendues, nous savions que ces courageux astres brillaient nonchalamment, et le rêve de voir ces scintillements réunis dans un seul et même point solaire, effervescent, était le message du destin qu'il nous faudrait un jour convenablement les recevoir, puis dignement les accueillir. Être artiste, c'est être particulièrement, obstinément, humain, c'est reconnaître la singulière insolence de s'adresser au monde, puisque le monde est un tout, un tout esquissable par la clarté multiple de fulgurantes voix. Nous, Surromantiques, qui connaissons le langoureux vertige qui vous habite lorsque vous caressez la toile de l'inertie avec les maigres ressources de vos vérités, nous vous voulons loquaces et près à fulgurer à travers nos pages.

Que ce refuge vous soit profitable, et que la douceur de ce foyer puisse un jour attirer d'autres aventuriers !

*Salvete, optimi juvenes artifices !*

**Aurélien CAPY.**



Émilie BRECARD, *The sexual politics of the meat*

# EROTICON

## Prélude


Prélude à Eroticon p. 6

*Manifestations du Surromantisme*, Collectif p. 6

*La préface de la préface,* Vivian Botte p. 19

Poèmes divers et variés p. 21

"Pont Marie", Noah Lafarge p. 21

"L'Église", Gaël Hendrycks p. 22

"Vermeer", Noah Lafarge p. 22

"Blasons -Yeux", Gaël Hendrycks p. 23

"Elle et Pagliacci", Alain Genevois p. 23

"Terrasse-chansonnette", Vivian Botte p. 24

"Visions vides", Gaël Hendrycks p. 25

"Naples, les muses-soleils", Vivian Botte p. 26

Galerie hivernale p. 28

*Avis aux suivants*, Collectif p. 37

Contacts et donations p. 38




Émilie BRECARD, *the dirt between our fingernails*

# Manifestations du Surromantisme :

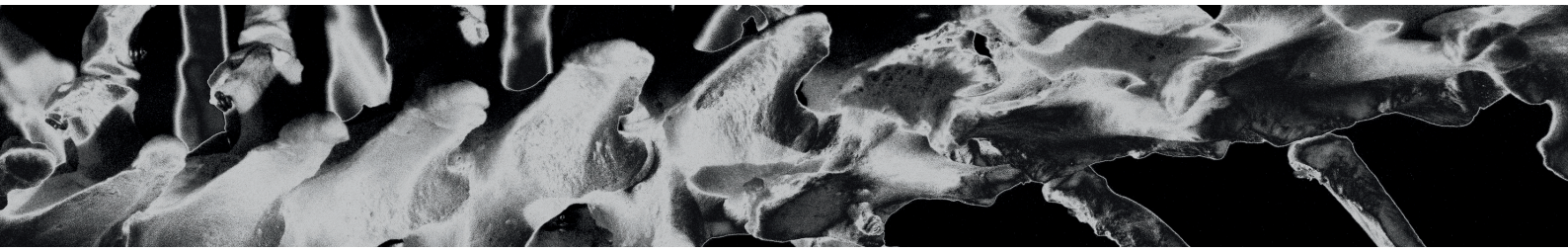
## de jadis à aujourd'hui, de vous à nous.

## Prélude à EROTICON

*Ce texte-somme, premier du genre pour le mouvement que nous confectionnons, ne se fond pas dans certains essais avant-gardistes du XXe siècle, quoique nous les aimions de toutes nos forces, peut-être fréquemment à tort (l'identification conduit à ses splendeurs, et ses misères). Il appartient à une dynastie autre, sensiblement plurielle. Le surromantisme, impulsion osseuse - nous ne saurions respirer sans ses mouvements incontrôlés, ses spasmes sanguins aux orteils raffinés, qui se tordent, tordent ! -, ne se définit jamais dans l'optique d'un plaisir héraldique. Ne nous rangez pas particulièrement à la table de Breton, ni à celle de Baudelaire, nous n'apprécions aucunement faire chambre à part. Nous entrerons partout où nous le pourrons, nous nous emploierons à examiner en intégralité nos données, l'agenouillement envers la sincérité étant notre seule exigence. Elle n'est pas des moindres. Elle coûte. Elle est l'objet de l'objet. Surromantisme veut signifier biographie. Dorénavant, ayez l'obligeance de débuter cette lecture, si les réflexes dont nous sommes malheureusement les tributaires se fourvoient en un point, c'est bien celui-ci : nous ne lisons pas assez. Cela même, oui, intérieurement, extérieurement, de travers, de profil, en coin, à la folie, avec une pincée de sel, et dans tous les sens.*

***Texte (anatomie) d'Augustin Ampe, Vivian Botte, Aurélien Capy & Noah Lafarge.***
***Visuels d'Émilie Brecard.***

*Ce message est approuvé par ceux qui ne craignent pas d'avoir faux sur* tout *et raison sur* rien.





Émilie BRECARD, *The sexual politics of meat*

Au commencement il y eut la *Stupéfaction*, c'est-à-dire le pouvoir. Considérez une salle, ou devrait-on dire un grenier, dans lequel s'entassent montres, poupées, drapés et autres bibelots, masques de carnaval, *reliques*, merveilleusement décorées, splendides non sans accidents. De quelle façon cette masse d'objets s'est-elle retrouvée là ? Enfants, nous vécûmes ces lieux, ces espaces étranges, parcourûmes les ruines-riches, théâtralement comestibles, nous entrâmes avec nos couverts, les fourchettes naïves, la mèche-blonde-cuillère ; moult artefacts nous étaient destinés, il s'agissait là de *réappropriation*, de jouer, mettre en scène, se "déguiser". Nous pouvions, gaiement, nous découvrir en de telles eaux[1], nous tenter devant les yeux mirobolants, jaunes et translucides, voire diaphanes, de l'Expérience. Nos sœurs enfilaient les bottes d'un arrière-grand-père mort à la guerre, et se maquillaient à la gloire des peuples autochtones américains. Nos frères disparaissaient derrière les capes de héros, songeant à faire justice tandis qu'une cavalcade de brigands imaginaires dévalait l'escalier menant au grenier. Voyez les armoires, les bijoux à trois francs six sous, le tapis qui, d'un *claquement de foi*, s'avère être un continent jusqu'alors inexploré. L'espace est fonction. Qui nous a annoncé que la Poésie n'avait pas pour vocation d'en fabriquer de nouvelles ? La fabrication n'agit-elle pas par le truchement de cette Loi dont nos existences, si morcelées soient-elles selon les appréciations, dépendent ? Pourtant, peu accomplissent la Loi, peu prétendent véritablement à l'association *intérieure*.

Imaginons-nous maintenant dans un paysage, un paysage de chair. Ne serait-ce pas l'*Affamé du vide*[2] qui réapparaît en vous telle une image rémanente ? La lecture n'interrompt pas la *fabrication* - **Sofortherstellung** -, la lecture *fabrique*. Communément, nous avons *fabriqué* cet espace, nous avons usé sa fonction poétiquement :

*Le clair champ d'odeurs sous la brume marine*
*Sourcille du sang glaneur des saturnines*
*Mesdames, cachez mes yeux devant ce spectacle*
*Les seins sinueux sous les longs cils s'envasent*
*Cimes au nez, le paysage tourbillonne*
*Effluves marines tapissent les pupilles*
*Carrousel aux rousses lueurs, visages ternis*
*Lèvres crèmes et ventres pourpres aux pieds bleus*
*Hier, la poire était droite,*
*qu'est devenu son arbre ?*

1 Par souci de vulgarisation, nous reprendrions volontiers la figure de l'eau comme mémoire, mémoire à la fois personnelle (le tourbillon de notre vie) et interpersonnelle (celle-là qui nous semble inhumaine car elle prend, au détour de nos fantasmes les plus fous, le visage d'un dieu qui aurait tout vu).

2 Titre de la rubrique de Vivian Botte parue dans la revue 4, en novembre 2024.

Le paysage-chair, ou la chair-paysage, a point, un jour, de nos esprits transis, emplis de la bonhomie de l'enfance ; ces esprits, qui avaient fait naître le château et qui, plus tard, nous ont épaissi sa fonction le réduisant en un grenier, se sont amoindris avec le temps : *"Que nous sommes osseux"*. L'émotion jaillissant du paysage est celle du jeu, de la cour de récré, comme nous l'avions déjà décrite dès nos premiers numéros. Elle est *émotion première* - **Urgefühlsregung** -, elle tient d'une forme indistincte, d'une appréhension, d'une compréhension, d'une préhension, dans le sens d'une acquisition subjective de la chose à l'être. *L'émotion première* est la main qui prend la pomme, elle est la main qui l'observe, qui l'hume, et la découvre comme le fruit originel, le tout dans *l'immédiateté*. Pensons à l'analyse longue et minutieuse venue ensuite, pensons à la délicatesse du sucre qui coule des lèvres, à la sève caramélisée qui comble les pores, au goût, si différent des autres, prononcé, raffiné. Sans doute, le frisson, dénouement de l'instant, est peut-être le plus important marqueur de la fin émotive, en étant, dans le même temps, le début de cette analyse que l'on veut la plus précise. Toutefois, la volonté de précision produit, par infortune, la plus grande imprécision, ou, comme nous le dirions couramment, la plus grande incompréhension. Comment ma pomme peut-elle être si étrangère à l'autre ? Comment, comme dirait Rimbaud, "je" peut-il être "autre" ? Dans ce besoin de *réappropriation*, de *fabrication immédiate* - **Sofortherstellung** -, nous entamons une démarche allant d'une facilité candide, individualiste, à une nécessité *commune*. La pomme se fait mienne, mais se doit d'être la moins étrangère à tous. Quelle est la fonction d'une pomme ? Quelle est la fonction d'un paysage ? Examinons sa fonction sous le signe du démembrement. Quelle différence trouvons-nous au paysage pour qu'il ne soit pas chair ? Quelle différence relevons-nous de la chair pour qu'elle se distingue du paysage ? Si vous aviez cru, lors de la revue 4, que nous osions discuter du paysage, sachez que nous discutions de la chair, et si la chair tapait à la porte de votre esprit, le paysage était déjà là, à s'aventurer dans vos placards, à s'immiscer dans votre plus infime intimité : "Désir est là, au dehors, dans les choses réfléchissantes".

Sans conteste, nous sommes les sujets d'une première impulsion, d'une *émotion première*, d'un élan qui l'emporte sur tout. Nous sommes heureux (tels des enfants…) joyeux, protégés, nous sommes comme ces inventeurs qui n'ont nul souci du monde, puisqu'avides du leur propre. Mais si nous sommes glorieux, avides, enfants, nous sommes finalement rattrapés, comme arrachés par l'analyse de notre enfance, le triomphe de l'artiste naissant… Sans conteste, lorsque nous nous engageons dans l'analyse, que nous nous affairons à saisir l'ensemble des impressions qui se suivent, nous sommes frappés du regret, en vérité des remords de ne plus suivre, de ne plus nous souvenir de qui nous étions. L'analyse de l'artiste, ce qui fonde sa nature de fabricant, l'attention qu'il dévoue à tout ce qui lui arrive, au fond, ce qu'exige son bonheur singulier, est aussi le plus souvent la source de nombreux maux. Cette *émotion première* qui le motive, ou devrait-on dire pour s'installer dans sa conscience, qui signe la naissance d'un monde, cette émotion à laquelle il se tient comme à son identité, disparaît toujours sous ses yeux.

Toujours, en s'abîmant au cœur de ce qu'il vit, il se souvient maladroitement de ce qu'il n'est plus, de ce qui ne peut plus être. Car fabriquer revient toujours à transformer, et transformer c'est trahir. Nous parlions de l'enfant, nous affirmions que nous étions des enfants candides, et dorénavant, nous assumons que tous les enfants, qu'importe leurs ascendances, leurs vies, ou encore tout ce futur dont ils regorgent, ne sont que des traîtres. En vérité, ils nous trompent, ils aiment se jouer de nous, et plus encore, ils aiment se prendre pour l'objet de leurs facéties. Eux, contrairement aux hommes, contrairement à nous qui n'aimons que trop la *nostalgie*, ne se soucient pas de ce qu'ils sont ou de ce qu'ils ont été. Seulement, l'enfance dont nous parlons est un mirage, une part de notre vie pleine de sensations, mais pour toujours inaccessible et close. Alors que faire ? Que faire pour ne pas retomber dans la nostalgie du jour où nous nous disions poètes, ou du moins lorsque nous le pressentions ? *Se souvenir*. Nous devons, mesdames, messieurs, nous souvenir, car c'est la seule chose qui nous reste, et que nous pouvons donner. Nous, qui ne sommes plus des enfants, qui ne l'avons jamais été, s'il s'agit du rêve, du paradis de tous ceux, de toutes celles qui ne veulent plus fabriquer, nous, désormais trop adultes, ou trop humains, devons nous souvenir. C'est là la seule chose qui nous reste pour trimballer cette décharge, cet amas de vestiges que nous sommes. Comme l'enfant, cette image lointaine, nous devons nous trahir, comme l'enfant, nous devons nous mentir à nous-mêmes, nous abandonner, en clair, nous devons nous débarrasser du poids de la *nostalgie*.

Notre passé est plein d'événements, notre passé est absolu, car c'est la seule chose qui a toujours existé. Délaissons-le. Il est la seule chose qui nous retient toujours de dire, de partager nos poèmes, car il nous fait voir ces derniers comme le ramassis raté et tronqué de notre émotion sublime, limpide, de notre première émotion. Délaissons-le !

Ainsi, et la conclusion s'impose, nous devons nous souvenir pour oublier. Oublier qu'un poème n'est pas un sentiment, oublier qu'il ne s'agit pas d'une expérience, nous voulons dire par là d'une seule et unique expérience, car en vérité un poème, c'est un ensemble de réseaux tissés, *de souvenir en souvenir*, dont l'impulsion, mais seulement l'impulsion, a été, pour nous tous, cette émotion première. Le poème, ce que nous faisons, ce que nous voulons toujours fabriquer, n'est pas un souvenir, mais une série, une immense construction de mémoires. L'art est *synthèse*, ou il n'est pas.

Mais venus à bout de l'illusion que nous nous étions fait, de l'idée qu'on puisse dire une émotion (du moins s'il s'agit de la première), satisfaits, heureux d'en arriver au poème, quelque chose nous échappe, et cette même chose nous plonge dans une torpeur atroce, nous faisant presque regretter l'espace, si ce n'est la prison de la nostalgie. Car en effet, le poème s'efface, disparaît. Il est voué à s'échapper de nos mains, à ce qu'on ne puisse plus le saisir en criant : « C'est nous ! ». Lui, qui symbolisait notre chair devenue esprit, redevient matière, comme ces choses que chérissait l'enfant, et que l'adulte dédaigne. En bref, comment supporter qu'un poème, qui naît de ce qui nous meut, de cette émotion vouée à disparaître, doit s'éteindre lui aussi ?

Imaginez, représentez-vous celle, celui qui, après sa première émotion, ses premiers remords, sa première synthèse, ne peut plus s'identifier à l'objet qu'il fabrique. Car ce n'est pas suffisant... Ce n'est pas assez de fabriquer, de constituer un vaste réseau de souvenirs. Ce n'est pas assez, car nous espérons aussi être vus, être entendus des autres. On ne peut pas se défaire de l'idée d'une destination. Un poème pour personne, ça n'existe pas. Et celui qui s'essaie au texte misanthrope, mégalomane, est promis au destin le plus sûr : il souffrira des faiblesses qu'il méprise, ou bien en ressassant ses torts, ou bien en suppliant son prochain. C'est pourquoi le lecteur est primordial, c'est pourquoi le poème doit être lu, doit être dit, scandé. Il est nécessairement un don, ou finit par l'être nécessairement. Mais peut-être plus important que le lecteur, ou pour être plus exact, le plus important de tous les lecteurs, c'est celui qui écrit, l'autre poète. C'est celui qui nous fait le mieux présager notre réussite, car c'est celui qui nous fait saisir cette belle idée qu'un poème, ce n'est pas seulement éprouver quelque chose, ce n'est pas seulement se souvenir, c'est-à-dire synthétiser[3], car nous ne nous suffisons pas. L'autre artiste nous fait saisir qu'un groupe, peut-être même une communauté, peut surgir du plus intime et du plus absolu. Le *groupe* est primordial pour l'art qui se vit. Tout poème, nous l'espérons, est une invitation à être rejoint.

En effet, vous rappelez-vous de la **Sternenpoesie** que nous avions promue ? Le tract et la conférence à son sujet, pour les plus ignorants, se manifestaient davantage selon des rapports sociaux entre la poésie et la vie, thématique qui revient incessamment depuis des siècles en littérature. Car, qui de sensé peut contester cette association ? Qui d'autre peut en poser des limites tangibles ? Si l'on tente de résumer brièvement les plus grandes idées, nous pouvons creuser et faire jaillir, dans ces textes, des positions radicales sur l'art et la société sans frontière apparente : nous nous avouons "groupe", nous prônons une hérédité esthétique claire, nous bâtissons une pensée du "jeu". Dès lors, il était juste de convenir à une unité si l'on croyait fermement aux balbutiements énoncés. Pourquoi encore débattre sur un produit labellisé ? Les surromantiques ont pris garde de respecter les coutumes postmodernes, même si ces dernières leur paraissaient drôles et inhabituelles. Comprenons leur désintérêt d'admettre des définitions toujours plus opposées à leur système de pensée.

Néanmoins, nous, surromantiques, avions écouté Saint Thomas et son doute perpétuel. Charitables, nous lui pardonnons. Peut-être est-il d'usage d'approfondir le terme de **Sternenpoesie** qui semblait, pour certains, ne retenir qu'une manne de lieux communs ou, pour d'autres, une humble et frivole référence de mauvais goût au comble de l'histoire postmoderne ? Quand bien même, tenir cette rigueur commune, poétique, pour nos contemporains littérateurs semble être révolue, nous en ferons l'effort, nous, tout reposés. Ainsi, reprenons le terme par le bout, décomposons-le tel un chirurgien du dimanche adepte du bistouri à la lame de couteau à beurre.

3 Il y a deux types de fabrication : une conditionnée par la nostalgie, qui au regard de l'émotion première est déceptive, exclusivement *immédiate*, et une conditionnée par le souvenir, qui permet la *synthèse* poétique. La nostalgie est la défaite du souvenir.

La poésie stellaire, en français, indique une dimension spatiale qui, sans doute, apporte son lot d'aprioris : l'idéalisme, le mysticisme, la spiritualité, un besoin du *lointain* qui cache un creux idéel. Il n'est rien de tel. Puisse-t-on penser comme bon nous semble, la **Sternenpoesie** surromantique affirme l'idée simple de la constellation. La poésie stellaire fonctionne par astre mais dans la nuée, elle s'imprime. Si tout être peut faire usage de la *réappropriation* et peut donc s'auto-définir comme artiste selon la *synthétisation* matérielle de cette *réappropriation*, c'est-à-dire la **Syntheseherstellung**, la *fabrication synthétisée*, besogne minutieuse de notre corps sur un autre corps - support-émetteur - ; il n'est pas évident que cet objet soit commun à tous, mais il n'a pas non plus la garantie d'arriver à engendrer un travail de cet acabit. L'artiste est peu ou prou un stade précédant ce que les bonnes mœurs considèrent comme étant de l'art. Le poète est issu d'un processus nécessiteux, et l'objet qu'il propose, sa parole devenue poème, n'a pas la victoire assurée dès qu'il s'élève auprès de nos paupières tantôt ravies, tantôt circonspectes. Indéniablement, si l'étoile la plus scintillante apparaît seule, elle ne forme pourtant pas une constellation assez éclatante aux yeux de tous. En d'autres termes, la manière commune de ne voir qu'une seule constellation est la concession d'une partie des étoiles formant un tout. Si l'image du paysage comme chair avait l'air de naître aux abords de la revue 4, il faut pourtant annoncer qu'elle hérite surtout du long procédé de la constellation s'élargissant d'étoile en étoile. La chair et le paysage se sont toujours plus ou moins confondus comme une évidence : *"La crinière du jour le long de mes jambes - lampadaire tentaculaire - ignorait une forme de raison; et bien qu'essayant peu à peu de m'y disjoindre, il m'était difficile d'y échapper, je m'étais habitué à cette Capoue, contrastée, dissimulée en l'image de l'être féminin aux divers plaisirs qui ne laissent voix - voie - qu'à la saveur."* Ce passage remplit les fonctions initiales, avant l'heure, de l'effet ressenti, l'émotion immédiate, qui pouvait être dénoté dans "Nous participons au paysage". Crûment, Alain Genevois et Louise Galice proposaient des interprétations de cet effet avec des teintes violentes, des ressentis tout autres qui convergent tout de même vers cette même portée stellaire : *"Le trou universel était orné d'une lune grisâtre qu'on pût assimiler à la balle d'un canon assez large afin de réveiller le sexe endormi d'une femme."* Alain Genevois, "Picasso, poësis". *"La fenêtre déchire le ciel, le défenestre."* Louise Galice, "Le cheval fait faux pas".

À l'orée de cette constellation, d'autres astres s'y réfugient, apparaissent aux creux des cratères d'attraction, tous font resurgir les draps du paysage où s'abat le corps et s'en couvrent, corps contre corps. Ici s'étend une nuit difforme, évanescente, elle se fixe, annonce un saisissement : *"Son feu est à l'horizon, sans doute ne le constatez-vous pas, les paupières alourdies, il faut dire qu'il n'est que midi moins le quart, vos draps suintent pour le moment l'horreur du vide."* Augustin Ampe, "Pour une prière surromantique".

Si toutes ces matières textuelles ont pu produire un champ d'effets, de fonctions, un espace aménagé qui trouve une formule d'adhésion naturelle - gravité inexpliquée autour d'un axe - alors le poète est cet axe, le poète est axial dans la mécanique stellaire. Il est celui qui tient ces astres entre eux, et rend unanime un coin d'ombres étincelantes. Mais le poète est tout autant tenu. Il tient dans la mécanique, au fond, par ces lumières qui ne s'offrent jamais à tous les yeux.

Pourrait-on alors discuter d'un *essentiel* retour aux sources ? Peut-on sincèrement écrire sans être aveugle - retourner loger dans la cachette du grenier -, et la pensée n'est-elle pas le fruit d'un mouvement, sourd de lui-même mais fort de tout ? Lorsqu'on se formule sur papier, ou lorsque l'on se laisse emporter par l'enthousiaste pureté d'un rêve à portée d'âme, lorsqu'on ne fait jamais en somme qu'outre-passer les froides et rigides limites du quotidien, qui se subit plus qu'il ne s'anime, n'entrons-nous dès lors pas dans cette antichambre, impartiale et équanime, qui sépare nos esprits de la réalité ? C'est, vous en conviendrez, une question bien fumeuse que nous vous posons, puisqu'il ne peut sembler qu'absurde *a priori* de nier ce corps-à-corps entre le monde et moi, dont l'écrit alors formulé n'est jamais qu'une énième clause compilée et accumulée dans les imbitables annexes de cette immense contrat qu'est l'existence humaine. Notez que l'allusion administrative est d'autant plus vraie à notre époque de névrosés des papiers qui ne servent à rien d'autre qu'à confirmer l'absurde et infirmer l'évidence, que de nombreux écrivains modernes tirent une jouissance factice et contrefaite de cette nouvelle malédiction. Ces obsédés de cette ombre informe qui n'est jamais qu'eux-mêmes, mais stratifiés et cumulés, puis resserrés et épanchés dans cette immense garderie qu'on appelle un livre, ne font jamais que cultiver ce vice bien caché de la formalité. Sans aveuglement, on collabore à la tyrannie des transactions ; sans aveuglement, nulle autarcie, nul dialogue avec le néant, nulle occasion de se faire l'intermédiaire de forces qui nous dépassent, et qui pourtant nous habitent. Et ce n'est sûrement pas notre époque, ouverte à toutes les innovations, sauf celles qui servent à quelque chose, qui déposera le brevet de cette attitude poétique qui hante de grands esprits depuis de nombreux siècles. Pour vous en faire la démonstration, nous appelons à la barre trois noms partis en poussière depuis longtemps, mais qui vibrent pourtant toujours en nous de cette chaleur que 800 ans passés ne sauraient dissiper. Nous accueillons Pétrarque, Charles d'Orléans, et Dante. Cette tripartition vous sera peut-être en partie familière. Cette trinité où s'affrontent *la Matière*, *le Songe* et *l'Intériorité*, est d'autant plus visible que l'écriture, comme un combat, montre, sous les signes, des blessures et des plaies aux teintes purulentes, mais pourtant grandioses. Que les morts à nouveau gouvernent les vivants, et que leurs mots par nous (re)deviennent puissants !

Le premier dit l'amour ; il le pleure, il le crie, car que serait l'amour sans sa douce agonie ? Pétrarque est un fantôme aujourd'hui, nous le savons, ses mots pour sa dame nous déchirent toujours. L'amour impérieux, divin et juste, qui n'est jamais parfois qu'un piège à cons, a saisi un nœud fondamental dans le cœur du poète italien, et ces chants sont les témoins d'un assèchement toujours mieux dérivé, c'est l'émotion première, comme une sentence initiale infligée à l'accusé, coupable de trop de naïveté, qui crée l'impact définitif. Ce jaillissement que l'on ne sentira plus, cette béance dans l'âme, cette indélicate ablation dont le trou laissé ne se referme pas, incarne un stigmate toujours plus hideux car toujours renouvelé par la fabrication immédiate. La fabrication immédiate est comme une *vernacularisation* du mal chez Pétrarque, traîtresse puisqu'elle profane par métastase le tombeau fondamental de l'émotion première qui, comme la foudre, interpelle le néant de son absence prochaine.

Mais Pétrarque est sublime parce qu'il n'est qu'un sot, il a pour ses griffures un attrait insondable, il n'est qu'un homme en butte à des fluctuations innombrables et impossibles, dont le chaos s'agglomère dans cette bulle d'atmosphère qu'on appelle « l'altérité ». Il ne se sut jamais déserteur d'une guerre de position, probablement *sainte*, entre le monde et lui. Sa voix s'humilie face aux ténèbres qui l'ignorent sans que le poète ne s'en aperçoive. Il n'est, en effet, pour lui qu'une monstruosité, pourtant minérale et patiente, comme la roche vésuvienne, pour accueillir sa plainte et la disloquer impitoyablement dans la bouillie du tout qui ne devient plus rien. Mais laissons désormais le supplicié à son tourment, dont ses sonnets sont les joyeux bourreaux ; car si survivre par ses livres, c'est tous les jours mourir par eux, alors Pétrarque meurt d'amour à chaque soleil qui naît.

Le deuxième est un prisonnier, prisonnier politique, prisonnier de guerre, mais surtout, à notre bénéfice, prisonnier des perpétuels remuements de sa solitude. C'est une incarcération différente de celle de Pétrarque, puisqu'elle a en elle le goût ranci du pragmatisme et du nihilisme militaire puant le sang et les cadavres justifiés par nécessité, et rendu nécessaires par une certaine idée de la justice. Charles d'Orléans est un homme triste, il n'a même pas pour lui le sublime tragique d'un amour fait absent comme pour Pétrarque, qui console au moins le fervent délaissé en lui conférant le plus beau des poisons. Charles d'Orléans est l'incarnation de l'homme contrarié car il est rendu vain, triste par son inutilité face à la vaste continuité d'un temps qui ne s'abrège pas. Cette exclusion voulue de la contingence superficielle l'amène à se songer, à s'intérioriser pour donner à son esprit, prêt à devenir fou, quelques notions de volume auxquelles se rattacher. Par ses lamentations poétiques, il dédie à la vacuité une infinité de portraits, mais peut-on aisément édifier l'inexistant ? C'est du moins sa seule consolation, et son salut réside dans la possibilité douteuse et désespérante de réifier son mal. Le mal c'est l'impossible qu'on croit pouvoir toucher.[4] Pour Charles d'Orléans, les décennies s'étendent et s'étalent sous la captivité, et les poèmes s'échelonnent pour donner peu à peu une forme réelle à cette hargneuse dispute entre l'homme et sa soif. Le travail que nous appelons synthétique s'accomplit par l'accumulation des traits qui font le portrait d'un homme défiguré par ces sublimes altérations, par ces jours gris et lourds abritant la tristesse. C'est la fatale beauté d'un homme négociant avec un mur de pierre, de poussière conglomérée, qui fait de lui un valeureux martyr. Et l'on aime sa voix qui s'enraye et s'étire, puisqu'il est un absent aimant à se dédire.

Enfin, le troisième s'échappe, s'évade des compromissions d'un temps pour l'union sacramentelle avec un tout-puissant qui surplombe le monde. Dante, c'est le grand exilé, parti pour mieux rêver les fondements de cette grâce que garantit la Croix. Il est celui qui, dans le pays des morts, ne se laisse pas confondre avec les ravages du temps, momifiant les visages et ulcérant des voix trop longtemps malmenées. Ce poète prétend être un maître de la *Matière*, puisqu'il la défie d'obstruer son passage, sans relâche jeté aux confins d'une vision aveugle (*intérieure* ?). Il est l'espoir.

4 L'émotion première ne se *touche* pas, elle se ressent, intensément, puis disparaît sous sa forme première, c'est-à-dire réelle. La fabrication immédiate est une forme *factice* de l'émotion première.

Il a perçu, quand le fer vint rencontrer le papier, dans l'écume du néant que sont les pointillés stellaires, un sublime, un idéal, une *impression première* qu'il ne peut dénier, cette matière première qui baptise son esprit plus qu'il ne le condamne, et dont chaque *fabrication immédiate* s'inscrit comme un nouveau chant formant la nouvelle marche du grand escalier. Arrivant au paradis, voyant Béatrice à la droite de Dieu, il touche du doigt sa *folia*, et c'est la théophanie, cette *impossible* expression du contact avec la Matière, qui démontre la peau faillible des mots tout en les rendant garants d'une validité, d'un écho, d'une lumière semblable au vol de l'aigle. *Quelque chose a eu lieu*.

Toujours est-il qu'ils sont *aveuglés*. Acceptons d'appartenir à ces ombres séculaires, et revendiquons notre humilité face au sublime, que les bonimenteurs médiatiques et les escrocs des cabinets de conseil veulent nous faire oublier. Acceptons d'essayer, malgré l'échec inhérent aux poètes que nous sommes encore, que nous avons maintes et maintes fois figurés, entre la nostalgie et le souvenir.

Cependant, nous ne réactualisons pas la théophanie classique - manifestation *une* de la vérité -, celle qui invente la prédation de tous les discours, et qui par conséquent refuse, rejette, conduit aux bagnes les plus formidables recherches introspectives et baroques. La maîtrise n'est pas l'affaire des maîtres romanesques. Et s'il y a une forme de poésie, identifiable, proche du parfum répandu sur nos langues, elle a le manteau du roman : l'aventure physiologique est à nos portes, nos corps iront s'aveugler avec d'autres corps, la vérité de l'esprit, pour l'instant, a l'onirisme d'une poupée. Il faut bien croire quand le savoir glisse sous nos pieds. Après tout, la *Matière* s'épuise dès son évocation[5] (penchez-vous par exemple sur une toile de Pieter Brueghel l'Ancien et dites-nous si vous y comprenez quelque chose, si vous n'y embrassez pas quelque émotion factice, quelque fiction ; fiction dont l'unité inquiète, outrée par elle-même, continuellement meurtrie, apparaît en définitive comme *finie*), et ces songes, pour lesquels nous luttons, desquels nous tirerons notre titre de noblesse : *les surromantiques, fabricants de chaussures en tous genres, de père en fils, d'antan à aujourd'hui, aussi dégueulasse soit-il*. Le *Songe* s'approche de la matière du moment qu'il est objet,[6] cette approche est à haut risque, il faut avoir le courage, et parallèlement la chance, de décrocher les lampes ici et là, les lier, sans nostalgie, par-delà l'immédiateté. Proust synthétise, Céline synthétise, Aragon synthétise, ils ne se concentrent pas uniquement sur l'aigle qui dévore leurs foies, il aurait fallu pour cela qu'ils fussent sans talent, sans foi ni loi. Tous se déchaînent dans le déguisement de leurs blessures, traces d'hommes suintant celles de tous les hommes, se mêlant à celles du tout venant. La fenêtre sort enfin du chaos, la voilà proustienne, le bateau ? Célinien. Et les réverbères le long de la Seine, aragoniens.

5 Nous rêvons de Dante, Dante en tant que Dante nous entend-il ? Nos espoirs ne changent pas encore notre condition d'*esclave*.

6 Manufacturé (?)

Nous aimerions conclure par ce que nous nommerions authentiquement un conte - **Märchenbotschaftsmagie** -. Accouplée à un soleil tonitruant, voyeur, Jérusalem observait le passage d'un mendiant parmi la foule, il était petit, lâche, coquin en dépit de sa volonté, et d'aucuns le qualifiaient d'arrogant et de barbare noiraud. Un cerf, humilié, promené à dos de cheval, n'eut besoin que d'un regard pour tordre le cou du reptile qui lui remplissait la gorge, les orteils, l'estomac, même le bout des doigts. Sur une place, un beau parleur, rhéteur de profession, *chasseur*, tenait les défenses du cerf dont les larmes venaient de traverser la ruelle à l'instant. Il brandissait le bois, le dressait, si bien qu'une série de gouttelettes-feux vînt s'abattre contre ses cuisses, au rythme d'une pulsation, et criait proche de l'agonie : "J'ai Dieu", or son cœur était pauvre, or il n'y avait rien de tangible contre les paumes de ses mains. Le mendiant se souvint de la scène toute sa vie, durant cinquante ans, jusqu'au Gange, on le vit narrer et multiplier les récits à ce sujet. Cet homme ne prononça jamais le nom du dieu qu'il vit, d'après ses dires, être décapité, exposé. Il n'osa pas y voir quelque doctrine, quelque velléité morale sous-jacente, mais expliqua franchement à tous ceux qui voulaient le croire qu'il ne s'en était jamais remis, que son souvenir, conformément au peu d'intelligence de laquelle il tenait la vie, était *vrai*. Il se fit appeler le vaincu. En effet, il s'était volontairement défait au profit de cet os mental qu'encore de nos jours nous fredonnons sous l'appellation *Image*.

Certes, d'abord curiosité, ce qui s'est érigé en opinion a pu facilement se métamorphoser en constat, si ce n'est en jugement. Nos volontés esthétiques ne sont pas soumises à la honte qu'une société en manque de repères magiques adorerait nous imputer, à contrario nous osons, moins fougueux que sensibles, quémander le *wergeld* - cette monnaie qui compense le crime - : chaque jour nous assistons à des meurtres, physiques ou spirituels, sans compter les allégations faites à notre encontre. Nous ne serions pas en phase avec l'époque. Qui vous dit, chers compagnons de voyage, que quelque chose comme "l'époque" existe ? Nous ne donnons aucun crédit aux murs. Le marche-pied s'abaisse à vos pieds, les frotte, les lave, fort poli, et vous sermonne délicieusement : la révolution - *revolutio*[7]- n'attend que vous !

Pour le plaisir de la surenchère, en bons vivants, nous devions vous dire que la possibilité que l'avenir des arts fût académique nous emmène au pays du rire, les supra-techniciens[8] de leurs propres langages ne nous intéressent guère, et par là même leur diktat insoutenable. La littérature, autrement dit la Poésie (pourquoi faudrait-il qu'un texte littéraire ne sonnât pas juste ?), à l'instar de l'art auquel nous adhérons, celui qui est puissance pour tous, ne se limitera pas au débat des idées et des petites politiques. Les idées sont *par essence* infinies, puisqu'une idée n'est jamais une fin en soi, davantage un passage. Écoutez-les ! Les géographes d'hier et d'aujourd'hui. Ouvrez-le grenier de vos songes, perdez-vous dans vos fabrications, et si vos souvenirs vous noient, laissez sur votre chemin une myriade de statuettes ; achevées par le travail, la sueur, et le sang, c'est peu dire d'avancer que c'est avec elles que nous danserons. C'est avec elles que nous écrirons.

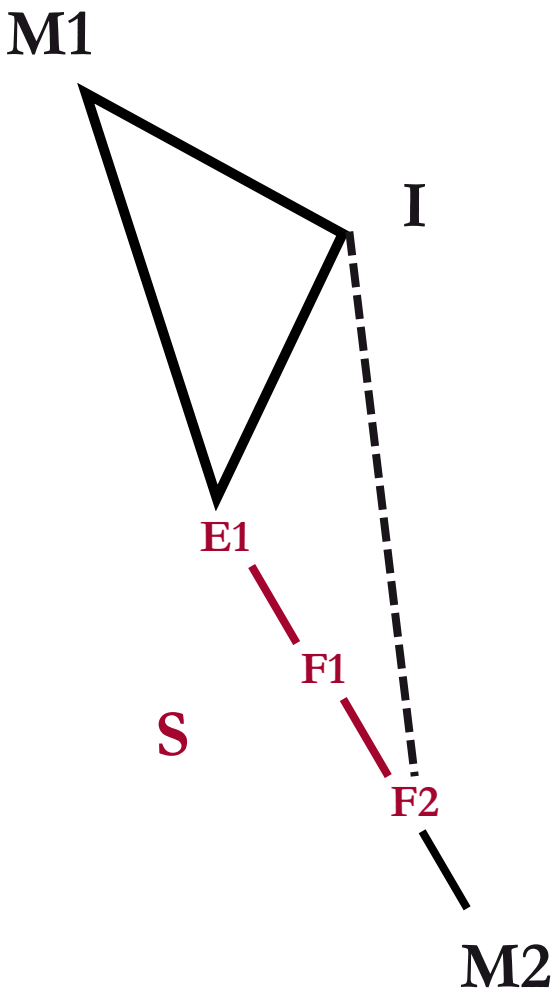
Signeront ceux qui entendirent la mélodie de l'outre-coq, le *vôtre*.

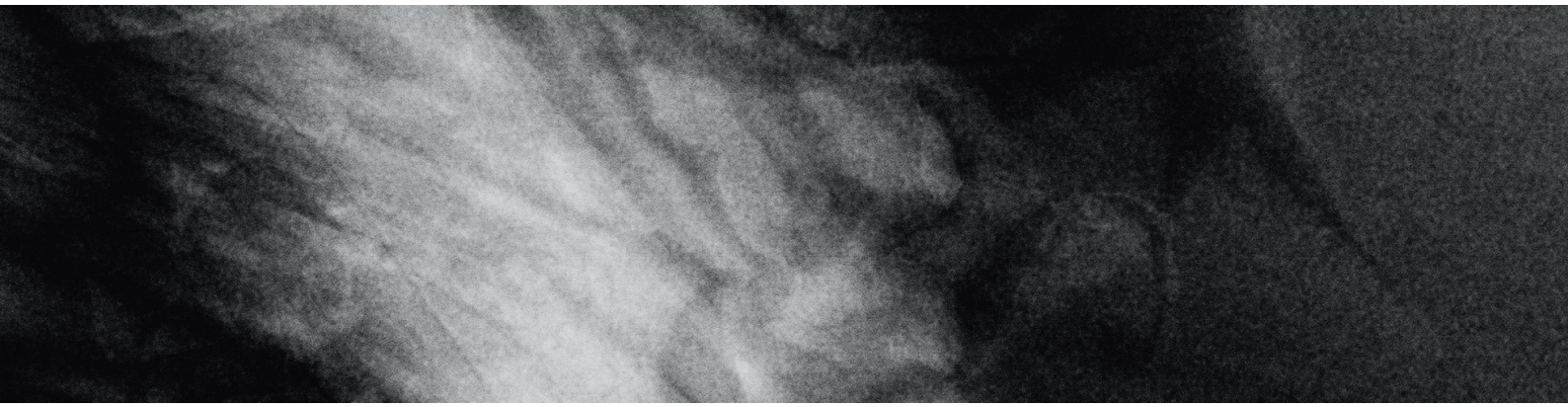
7 L'étymologie ici servira à décrypter l'énigme, la révolution est *en fait* un retour.
8 La littérature serait *techniquement* de la sociologie, *techniquement* de la grammaire, il s'agirait d'y voir *techniquement* une affaire politique. Foutaises et supra-foutaises !

# Récapitulatif des termes proposés :

Comment imager le big-bang constant qu'est la vie, et l'œuvre d'art ?

**Matière** (M1) : L'impossible.
**Songe** (S) : 1. Fabrication immédiate (F1) 2. Fabrication synthétisée (F2)
**Intériorité** (I) : Le dépassement.
Toute fabrication est une réappropriation.
L'émotion première (E1) précède la fabrication (F1).
F1 est le plus souvent une nostalgie. Elle est déceptive.
F2 est un souvenir. Elle est condition du poème,
de l'objet matériel et spirituel qu'est l'œuvre d'art (M2).



Pour nous contacter (mail et instagram) afin d'échanger ou de commander la revue *EROTICON* :
***mouvementsurromantique@gmail.com*** + ***@mouvementsurromantique***

# La préface de la préface

Chers lecteurs,

Conformément à la pensée surromantique dès ses premiers balbutiements candides et curieux, une œuvre commune, qui se voulait totalisante, devait se faire jour. Aujourd'hui, pour votre voyeurisme le plus intense, cette œuvre a décidé de se faire nuit.

Mais comment se dévoiler face à tant de projecteurs ?

Alors ligotés à l'aide de barbelés, constamment positionnés, prostrés, sous la lumière des maigres détracteurs - halo jaunâtre et humide -, s'abat sur nous quelque commérage. Le reproche, que vous nous portez, et nous vous l'accordons, consiste à nous indiquer notre certaine cuistrerie : celle de parler d'art pour tous et de n'en proposer que le contraire. Nous admettons ici que notre camp est fébrile dans sa défense. Notre art est teinté d'une insolence qui peut sembler méprisante, d'une technique esthétique assimilable à l'hermétisme que l'on critique, d'une culture héritée peu malléable dans sa rigueur. Et pourtant. Pourtant, nous tenons à garder ce discours, car notre art n'est pas l'art. Dévoilons le rideau déjà ouvert. Notre art tient dans sa variation d'idées coalescentes. Il est centripète, spatialement et chronologiquement. D'un art au menton féminin, droit et moldave au foisonnant Moyen-Âge et à ses tensions généreuses, nous n'avons de désir que le désirable. Voyez ces comédiens marcher au pas, les autres faire leurs galipettes… Notre art est exclusif, nous ne pouvons le nier. Car, pour y percevoir son intérêt, il faut tout d'abord le sentir, c'est un travail, et un travail nécessite en premier lieu une curiosité, une interrogation. N'attendez pas d'atteindre vous-même un monologue-puits, mes nouveaux comédiens ! Un dilemme cornélien, bonjour l'ennui ! S'interroger à la lecture d'un texte, de quoi ? comment ? Dans sa plus haute contradiction, l'objet surromantique vous a mâché le travail. En l'observant, en l'idolâtrant ou en l'insultant, vous vous trouvez en position d'interroger. Crachez, mesdames, pleurez, messieurs, hurlez, mesgens, votre pourquoi et votre incompréhension proposent, et votre déni n'y changera pas grand chose. La scène est à vous.

Nous croyons, comme un fidèle pour son dieu, que la première des bêtises humaines était de vouloir dire et, par conséquent, d'imposer. Lisez votre Prix Nobel, lisez vos journaux, vos romans, vos farces et vos bouffonneries, tout ce fatras conduit à la binarité des réactions, il n'interroge pas, il divise. L'art, comme nous le suggérons, tient dans la particularité enviable, le détail qui nous tente, qui nous amène à le réfléchir, à le consommer, à l'interpréter. Rien ne vous retient, l'entièreté vous est ouverte. Ainsi, nous ne voulons pas dire, nous disons naturellement les choses, parfois même nous nous entendons dire de grandes choses, et nous n'en retenons que notre essentiel, abri des doutes.

La revue quatre, et plus particulièrement ses deux textes fondateurs, proposait cet acabit. Lorsqu'elle soumettait, dans son chapitre "le paysage-chair", une mise en totalité des sens, de l'intériorité, du champ d'action entre toute chose, s'assumait une prise de conscience du sujet qu'on nommât émotion immédiate. Initiée partiellement sous d'autres parasynonymes, elle tend à décrire ce sentiment d'imprévu, d'instinctif, d'inanité (dans le sens d'infondé, d'inutile, d'irrésolu mais pourtant absolu par contagion avec tout ressort esthétique). L'émotion immédiate paraît naître d'un je ne sais quoi, comme une mystique révélation religieuse ou un hasard objectif bretonien mais, dans ses principes les plus fondamentaux, se détacher radicalement de ces conceptions. La révélation religieuse, en tant que religiosité, tend toujours à craindre la matière tout en lui vouant un culte persuasif, tandis que le dogme du "cadavre papal" poursuit l'idée d'un inconscient et d'une prolongation de cet état par des phases successives du réel. Selon lui, ce sont des "à-coups" fatals qui construisent la "rencontre". Dans notre optique, l'émotion immédiate jaillit de manière plus précipitée et nous abandonne au même rythme. Elle ne vit qu'une fois, éphémère et anamorphique, comme une étincelle, mais tend à se prolonger sous différentes formes par la suite, toutes uniques et autant imparfaites les unes des autres.

De là découle un démembrement, profit du bistouri une fois enlevé de la table de dissection. Sans Rancune, prolégomène à notre bon vieux ouvrage, avant-propos des avant-propos, maintenait déjà l'idée suivante : Le poète est l'architecte des souvenirs. Nous dirons dorénavant même plus : il en est le découpeur. Trop importantes sont les ruines des autres, ces émotions immédiates devenues dépendantes, à force d'analyse, des méandres de nos regards intérieurs. Émonder, sculpter, puis réunir est la tâche du poète. Le poète se promeut Victor Frankenstein, il donne vie à l'épaisseur, la présence change, la présence a besoin d'être vivante par sa multiplicité, a besoin d'être admirée sous tous ses angles, elle n'est pas une, elle est un tout, dépouillé, mais incarné à travers le Verbe.

"Tu n'es pas plus là que je ne suis là sans toi"
Benjamin Péret, "Un matin", *Point du jour*

À cela, notre revue promettait de révéler au grand jour le débordement érotique. Sitôt dit, sitôt fait ! Le désir est l'une des voies qui magnifient l'acte d'écrire. Le poème impur se propose de porter les voix comme les corps. Eroticon s'apprivoise pendant qu'il se dévêtit. On ne nie pas l'être aimé en l'intégrant à plusieurs figures, on le maintient sous des couches d'aspérités. La roche n'est jamais lisse. Poreuse, elle est aporie.

**Vivian BOTTE.**

# Pont Marie



Émilie BRECARD, *Does a rose bear any sorrow ?*

*Ce n'est pas encore ce printemps à l'heure où le marron grossit, mais la sourde solitude, de laquelle on s'habille, dont on se souvient l'invincible, l'irrésistible passe de floraisons. Ce fut intolérable comme on oublie ces habitudes (tendances) qui nous préservent du danger.*

Sur ce, tu n'as pas assez de forces. Démon (comme emplissant de mille yeux la zone de mon cœur) ! Si tu reviens d'Espérance : pour d'autres "colonies" ! Tolbiac, Providence, Bobillot.

(Quelle douceur d'éluder !)

Comme nous délivre une rose du vide de Nation : Châtelet, marrons (au bout des fleurs blanches du printemps d'école). Italie, contes, Censier, Monge, Tao, Morland...
D'un libre pas, nous avions vibré du marbre jaune (sur le pont Marie de nos espérances).

Danser… peut-on ?

Je me rappelle alors ma détresse comptant sur des rythmes africains. Mais ils étaient bornés mes compagnons, d'une histoire de famille et d'aisance millénaire. Ah ! Combien de consoles, combien de divertissements, pour les musiques de ma cour d'école ! Le Mâle s'est rabattu, après avoir *crimé*… Et ne croyant plus en dieu, j'ai coupé net ces désirs, stupides creusets d'images, sur le pont Marie de mes espérances.

**Noah LAFARGE.**

# L'Église

Un rayon doré
Teinté d'albâtre et de poussière de jour
Perce l'air épais de silence
Dépose en halo sur le mur poreux
Le témoignage de sa blonde ténuité
Qu'il suspend dans l'éternel
De son trait de lumière
Comme le résidu tiède
D'une flamme lointaine.

Oui, je soupçonnais que l'or affleurât en un lieu - l'incendie d'ombre fine -
Où la rose sibylline

Est.

*Le feu est un indice.*

**Gaël HENDRYCKS.**

# Vermeer

Vermeer, pulpe d'orange d'où l'arbre éructe. Qu'avons-nous prié de l'ubiquité ? Encore du ciel.

Mais l'ennui partout nous rencontre jusqu'au cœur.

Qu'avons-nous chanté, qu'avons-nous prié d'un baiser repoussoir ? Il n'y a rien, ni drame, ni beauté, et rien dans l'or n'a d'équivalent.
Qu'avons-nous prié ? Qu'avons-nous pleuré pour des craquantes, d'autres auvents, des putes bourgeoises d'abysse, jaunes, vertes et bleues, des pommes ou des montagnes ?
Rien que l'exaspération, la bêtise et la peur…

**Noah LAFARGE.**

# Blason - Yeux

La grâce affleure à la canopée de ses cils.

*

Mélodie pluvieuse - un clapotis d'argent
Sourd de l'aube sonnante en frisson d'ombre bleue
Claire l'onde embrassée crépite en notes douces.
Son iris embué - miracle d'azur ample
Est un temple marin bâti par des énigmes
Goutte à goutte l'averse y dépose un poème
Trempé dans l'air humide et bleu de ses deux cieux.

**Gaël HENDRYCKS.**

# Elle et Pagliacci

Seul, austère
Sur cette neige écarlate
Les fêtes sont illusions, marais à somnifères
Avide d'un gouffre, c'est une célébration nocturne qu'elle réclame
Un bal masqué,
Où tout est dit pour être *tu*, où les mensonges ornent les vérités
Elle aime la farce, les sourires en coin, les danses qui ne durent que quelques pas
Cette magie primaire qui a, docilement, l'habitude de saluer avant de s'échapper
Sous ces artifices, tout appelle au crime
Elle a pour moi un amour interdit,
une affection qui la rapproche du supplice

- Vite, un spectacle !
exhortent-ils

Ensemble sur le peloton
Avec nos hontes, et leurs creux
Nous nous jetterons, nous rirons
Aux visages des hommes heureux

**Alain GENEVOIS.**

# Terrasse-chansonnette

Gino Paoli dans les oreilles,
je riais de mes vieux vers...

*Ô ma douce, tu es grand ouverte*
*De tes courbes qui s'allongent en tige*
*De ton masque d'anthurium*

Ricanements obscurs, double lentilles
convexes pointant sur les plumes
carossées des passantes, je versais la
coupe de camomille, lentes dorures
où fument les vexés, cancans
menant la danse des amants
ou plutôt des pendus
pendus aux lèvres, les amants pansent leur cou.

Et son petit jardin bitumé où trois misérables y ont fait fortune. Château en cartes. Valets de cœur. Observent les passants qui titubent. Aveugles qui vacillent. Où les vitrines stridentes remplacent le soleil.

Qu'on les saigne.

Les cils des grossiers reprennent leur valse
Boucle de cerises amère
Et noire noire noire se prélassent
Aux terrasses fumants sourires les contraires

Aux couleurs d'automne, le col-vert hurle

Plus de Madame Champêtre
tes croquis ont été croqués, coquine
il n'a fallu qu'une caresse de poussière
un cheveu
une pomme verte sur mon palais-sirène
Pour t'égorger

**Vivian BOTTE.**

# Visions vides

I

Forêt blonde - la conque abolit les tons d'or
Au fronton d'une ruine un clocher évanoui
Répand l'ombre sur l'ombre et la nuit sur la nuit.
Vert tombeau assoupi, les astres vont éclore
Et mouiller de lueurs les antiques fêlures.
Au fronton d'une ruine - l'empreinte d'un secret
Et l'aiguillon de marbre, élancé vers les crêts
Sonne en tintements clairs l'invisible blessure.

II

Aux Havres gris transhument les bateaux,
Des caravelles accostent en silence
Forêts marines, assombries, immobiles,
Vos canopées exhalent des fumées.
L'humide conque à l'abysse arrachée,
Sonne la brume en notes d'or fragile,
Et un soupir sur l'océan immense
Frôle les mâts, spectres gris sur les eaux.

III

Des poupes d'or fuyaient dans les aubes lointaines.
Immobile la nue bleuissait jusqu'au soir.
Sur les navires l'air vespéral déposait une ténèbre.
L'ombre et l'étoile vacillaient alentour dans les golfes sinueux.

IV

Le lampadophore de mes jours écartelés
Calcine le rivage : sycomores, frondaisons...
La Sente des dorées
Soleil, donjons...
Vestiges de lierre et de blé
Chatoyants de verdure fraîche
De turquoises humides et d'herbes sèches.

**Gaël HENDRYCKS.**

# Naples, les muses-soleils

## suite au drame italien.

Une sirène aux tentacules agrippant les yeux des moins fervents est née au travers de draps entrelacés, accrochés telles des fines cloisons.

Est-ce la limite du toucher ? Assurément. Est-ce le rideau théâtral ? On ne peut en douter. Peut-on y apercevoir la fonction du trou de serrure ? L'aspect voyeuriste est indéniable.

C'est dans les fentes, ces petites crevasses les plus infimes de la soie, qu'un corps se fait voir, se *visibilise*, démembré comme le soleil à travers les champs cotonneux, et pourtant si uni à l'aube de l'imagination, comme dans un ciel dévêtu. Lorsqu'on se plonge dans le jeu des jambes, elles s'entretiennent toutes deux à l'idée d'une fuite inlassable, fins cours de ruisseau qui ne dévoilent pas leur affluent. Il n'y a qu'au regard, comme dans un judas, droit dans les yeux, traîtres, qu'on se laisse observer. À son contact, les corps se portent au regard, à eux seuls, comme des objets esthétiques traversés par un vent de sel, par une chair maritime, violemment ancrée dans sa quiétude. Ne tiennent en place que des petites secousses, infimes soubresauts, dérangées par l'agilité du fluide. L'érotisme plonge, nage et se noie sans faire transparaître une once de crainte, d'orgueil, d'amertume. Il nous laisse béat, la bouche béante, ne cherche qu'à nous béatifier aux premiers mouvements, aux premiers babillements s'enorgueillissant à dissiper tout ennui. L'ennui est l'ennemi de la suffisance, le silence reflète la condition esthétique de l'homme.

Jonchant les ruines d'un passé, marbres aux fissures arrachées par le temps du capital, des pas nus, lents, bâtissent une pyramide nuptiale. Signe d'un monde immolé qui ne se meurt, qui ne tient qu'en une propriété minérale. L'être façonne les ruines, l'être maintient la pierre, tel un artisan du lointain, faiseur de souvenirs. Mais l'être n'est jamais seule, l'être se tient dans l'angle du triangle équilatéral, car la beauté fière régit tout autant l'innocente fébrilité, et la réalité quelque peu candide. À travers ces trois formes, ce trio, se produit la dé-construction, l'origine-finitude, la finitude-origine : Era già tutto previsto. Oui, tout était prévu, non pas par l'être, mais par cette osmose. Cette contiguïté qui, par la mer rend l'homme, par le rêve rend la réalité, par la beauté rend la vie.

Dans un monde cherchant à "optimiser" les moindres aspérités mécaniques, il est si bon de redonner une chance, qu'elles n'ont pourtant jamais su voir échapper ou perdre, à la nature et l'humaine possesseuse. L'humeur aquatique et céleste ne reste qu'une porte à ouvrir, fallait-il trouver la clef.

-*Che cosa c'è* ?
-Rien, si ce n'est que je ne t'aime pas, je n'aime que ceux qui ne peuvent m'aimer, ceux qui ne s'intéressent à moi que par moi-même.

Les vagues creusent les drapés tout autant que le corps féminin... Allez-vous me dire que je ressasse le *topos* de la muse, et bien, je l'admets et je le refuse. Je vous propose mon *topos* : celui *des* muses androgynes. Naples porte un "s". L'enlacement est sa fonction. Sans enlacement, ce *topos* disparaît d'un coup d'un seul : "Là où il y a toujours de la place pour tout. J'étais vivante et seule." S'il n'y a plus de place, elle se meurt et devient figure collective.

*"Quando si impara a vedere ?*
*– Quando comincia a mancare tutto il resto"*

*« Quand apprenez-vous à voir ?*
*– Quand tout le reste commence à manquer. »*

Les muses androgynes ont besoin du silence, les muses androgynes montrent le monde aveugle, les muses androgynes exposent leur dos. Elles provoquent un frisson sensuel sans impudeur. Elles révèlent tout en dissimulant comme ce voile fissuré.

**Vivian BOTTE.**

# Galerie hivernale

C'est le regard d'une personne sur son propre corps d'images, ou *mis à nu*. Spontanément, nous saisissons s'amenuiser le soleil naturel, la nature du corps et l'espace d'objets. Vous me direz que c'est l'irréel, immédiat. Mais comprenez-vous ce corps comme une vignette (au sein d'un album scellé), comme un fantôme à l'aise, qui se plie dans un rideau avec d'autres plis ?

Si l'hiver extermine des feux, il est aussi le cloisonnement d'une pièce, d'un album ou d'un rêve. La superposition des images, pensée comme des aplats, mais qui ne retient de la couleur que l'énergie au profit des rêves découpés, n'est, il me semble, nullement d'un regard singulier, la sublimation.
Le nu appartient à une histoire, un genre, à un certain regard sur le féminin : observez où la toile se concentre (photos 5 et 6) ! N'êtes-vous pas, toutes et tous, d'habitude imprégnés ?

Mais dans ces toiles étendues, le corps est tout entier diffus, truqué, *ensommeillé* (sous une étoile aux mains d'argent). Parfois, elles préservent le corps des fétiches, parce qu'au fond il s'invente dans un rêve, qui n'est que l'*espace surchargé*.
Contre l'imagination figée d'un regard millénaire et transi, mais sur son horizon, la valeur d'un corps, d'un choix s'affirme. Ce corps se plie, s'étend, s'assoit et mord sur la position d'un rêve.

**Noah LAFARGE.**



**Photographies d'Émilie Brecard, par ordre de succession :**

· *Sans titre* ·
· *Winter's tales* ·
· *Winter's tales (2)* ·
· *the dirt between our fingernails* ·
· *In the dead of winter* ·
· *In the dead of winter (2)* ·
· *In the dead of winter (3)* ·
· *In the dead of winter (4)* ·
· *Winter's tales (3)* ·

















# AVIS AUX SUIVANTS

## L'art n'est pas mort. Il est à portée de tous.

Il est évident que le mouvement artistique que nous tentons de composer repose sur une insatisfaction de l'état de l'art comme nous l'entendons aujourd'hui. L'art a tout intérêt de ne pas se contenter de l'esthétique ou des sobriquets de curiosités. Il *révèle.*

Arrêtons-nous là.

Qu'est-ce qu'être surromantique ? C'est une attitude, un style artistique, une manière de penser, une fougue, le goût du jeu, du désordre, de l'absolu.

Tout cela pour dire...

Puissions-nous exprimer notre désir d'échanger avec Vous. Peuple du triste soleil artificiel. À cela, nous initions un café poétique, philosophique, et artistique (sachez que nous n'aimons pas les pédants aux têtes de ballons de baudruche).

Le *Salon Surromantique* se présente, pour le moment, à la seule initiative du groupe surromantique lillois et vous donne rendez-vous toutes les deux semaines, le vendredi. Dates, horaires et lieux sont à quémander sur notre Instagram. N'hésitez pas à prendre connaissance de nos revues précédentes, nous admirons la fougue, les caprices, et l'ambiance cour de récrée. *Re - crée - action.*

*Pour intérêt supérieur à la vague curiosité morbide :*

Meslames, Mescieux,

Veuillez m'intégrer à votre Mouvement Surromantique en tant qu'être fougueux intemporel

**Q**ui mâche la société et vit la Vie (la vraie, dirait l'autre),
**Q**ui considère l'Art comme son seul et unique intérêt, omettant toute vague passionnelle telle que le pouvoir, la marchandise, ou la reconnaissance,
**Q**ui voit en l'Art son seul moyen de vivre, sa nourriture,
**Q**ui a l'ambition collective (salutaire),
**Q**ui renie l'apathie créative (sous-jacente de notre époque),
**Q**ui crache à la figure de ceux qui considèrent l'Art comme un symbole sans consistance ou un moyen alors qu'Il est indissociable de l'être, en est sa forme la plus pure, pour celui qui veut bien l'entendre.

Et trouver ci-joint ma signature, signe de ma fidélité, ma bonne foi et ma haine du zozosophe,

**SIGNATURE** :

Frères et sœurs, camarades de tous les îlots et de toutes les prisons, en donnant, vous contribuez à censurer la censure du cœur :

**Chaque don est utile et doit s'imposer gratuitement à vous.**
**Pas de minimum requis.**

Vous avez notre reconnaissance pour l'énergie décuplée par vos oreilles et vos lèvres.

Pour nous contacter (mail et instagram) :
***mouvementsurromantique@gmail.com* + *@mouvementsurromantique***

MOUVEMENTSURROMANTIQUE

Pour retrouver le travail de la lumière dans le noir :
***@embrcrd***

# EROTICON - Prélude.

## Il y a comme une odeur de sainteté.



Le Mouvement Surromantique

Limité à 200 exemplaires.

Émilie BRECARD, Unwritten Flesh